

Un jeune homme nommé Corneille

Le menteur

Marie-Christiane Hellot

Numéro 95 (2), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25888ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hellot, M.-C. (2000). Compte rendu de [Un jeune homme nommé Corneille : *Le menteur*]. *Jeu*, (95), 36–40.

MARIE-CHRISTIANE HELLOT

Un jeune homme nommé Corneille

Les créateurs ont un âge, auquel la postérité, une fois pour toutes, les fixe. Si Musset est éternellement le jeune homme peint par Déveria, si Rimbaud est l'enfant plein de méchanceté et de génie [...], nous ne pensons jamais que Pierre Corneille ait pu être jeune [...] Nous le saluons avec un grand respect, nous pensons à quelques chefs-d'œuvre sévères, un peu ennuyeux somme toute [...] Et nous ne songeons jamais qu'un jour vint à Paris, charmant, plein d'insolence et de grâce, ravi de sa gloire et de sa jeunesse, un jeune homme nommé Corneille.

Ces lignes, que semble avoir lues Martin Faucher, le metteur en scène du charmant *Menteur* produit à la fin de 1999 par le Théâtre Denise-Pelletier, ont été écrites en 1938 par Robert Brasillach¹. Me croira-t-on si je dis que j'avais choisi ce titre avant même d'avoir vu le texte de Brasillach ? Et même dans le cas contraire, ce n'est certainement pas Corneille qui m'aurait reproché cet emprunt, lui qui a puisé sans vergogne dans les auteurs du passé : « Cette pièce est en partie traduite, en partie imitée de l'espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné que je voudrais avoir donné les deux plus belles que j'aie faites, et qu'il fût de mon invention. » Ces phrases commencent l'*Examen* dans lequel Corneille analyse clairement dans quel but et dans quel esprit il a écrit son *Menteur* à partir de *La Verdad sospechosa* de Juan de Alarcon² : « J'ai tâché de la réduire à nos usages et à nos règles. » Comprenez : j'en ai fait une pièce française, l'action se passe à Paris et j'ai adapté la fin, un peu rude (chez Alarcon, en punition de ses menteries, Dorante est obligé d'épouser Lucrèce qu'il n'aime pas), à la sensibilité de l'époque. Rien de plus parisien, en effet, que cette comédie vive et allègre où les gentilshommes se battent avec des mots, et où les joutes sont celles de l'esprit.

Le Menteur

TEXTE DE PIERRE CORNEILLE. MISE EN SCÈNE : MARTIN FAUCHER, ASSISTÉ DE JEAN GAUDREAU ; SCÉNOGRAPHIE : CLAUDE GOYETTE ; COSTUMES : CARMEN ÉLIE ET DENIS LAVOIE ; MUSIQUE ORIGINALE ET BANDE SONORE : LARSEN LUPIN ; ÉCLAIRAGES : MARC PARENT. AVEC ÉRIC BERNIER (PHILISTE), PIERRE COLLIN (GÉRONTE), PASCALE DESROCHERS (CLARICE), MICHEL-OLIVIER GIRARD (LYCAS), BRIGITTE LAFLEUR (SABINE), LUCIE PAULHUS (ISABELLE), GABRIEL SABOURIN (ALCIPPE), DAVID SAVARD (DORANTE), STÉPHANE SIMARD (CLITON) ET CATHERINE TRUDEAU (LUCRÈCE). PRODUCTION DU THÉÂTRE DENISE-PELLETIER, PRÉSENTÉE DU 9 NOVEMBRE AU 3 DÉCEMBRE 1999.

Plaisir de Corneille

C'est avec une audace digne de ce style plein de panache que Martin Faucher a mis en forme la comédie du dramaturge rouennais, généralement plus révérend que revisité,

1. Une quinzaine de pages de son *Pierre Corneille* servent d'introduction au tome 2 du *Corneille* de Gallimard (1965).

2. Corneille comprenait l'espagnol et très probablement le parlait. Comme beaucoup d'hommes cultivés de son époque, il est très influencé par la littérature espagnole. Par contre, on sait qu'il n'a jamais lu Shakespeare.



Le menteur de Corneille,
mis en scène par Martin
Faucher, Théâtre Denise-
Pelletier, 1999. Sur la photo :
David Savard (Dorante) et,
à l'arrière-plan, Stéphane
Simard (Cliton). Photo :
Josée Lambert.

Dutronc, accommodé à la sauce *Isle Saint-Louis* ! Les costumes de Carmen Élie et Denis Lavoie portent aussi la marque de cette lecture conquérante du passé. Ne jouant pas la reconstitution d'époque, totalement modernes d'esprit sans être uniquement de notre temps, ils semblent sortis des mains d'un jeune couturier branché, et mélangent allègrement les inspirations et les siècles. Le plastique côtoie le velours, les longues robes de voile léger, les pantalons de toile et les T-shirts, la perruque, les mèches décolorées. On s'assoit aux tables de fer blanc, on commande – beaucoup – du café, on s'agite, on rit. C'est un Paris de carte postale, non pas rohmérien, comme on l'a dit, mais comme revu par un cinéaste américain des années 1960, tout en clins d'œil : le garçon de café portant son petit plateau d'une seule main, le béret, les lunettes noires, et jusqu'au cabas de plastique avec sa bouteille d'eau, les allusions aux clichés ne manquent pas.

L'interprétation des jeunes comédiens est irrésistible : l'alexandrin sonne juste et étonne à peine dans la bouche de ces adolescents du XX^e siècle. Du peloton se

surtout de ce côté-ci de l'Atlantique. Peut-être inspiré par l'exemple de Corneille imitant Alarcon, il a imaginé à la pièce un amusant prologue, entièrement de son cru. Dans une sorte de *dancing*³, situé en plein air devant un café, une bande de jeunes danse sur des musiques de Dalida et de Johnny Halliday. Dans la salle, les moins de trente ans s'amuse, les autres sont un peu inquiets. Puis les jeunes comédiens (ils paraissent tous – sauf un – avoir moins de trente ans) s'emparent tour à tour du micro et présentent, la gaieté insolente et l'accent faubourien, à leur congénères de la salle, les personnages qu'ils vont interpréter. Les adultes se demandent encore où tout cela va conduire Corneille, mais commencent à être conquis. Ce style jeune et enlevé, hommage irrespectueux à la verve du vieux maître, Martin Faucher va le conserver tout au long de la représentation. Un peu plus loin dans la pièce, Larsen Lupin, créateur de la bande sonore, nous gratifiera, après un solo de clavecin, d'un *J'aime les filles*, un des *hits* du séducteur

3. J'emploie cet anglicisme à dessein. Le mot est aujourd'hui vieilli, mais il était encore usité dans les années 1960, époque à laquelle Faucher situe son prologue.

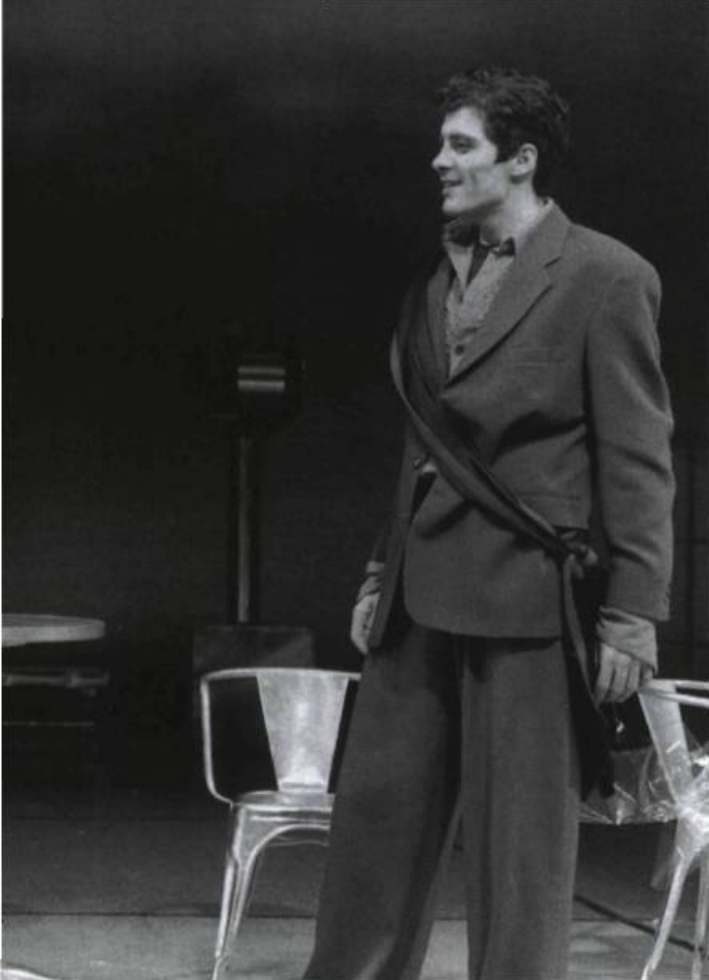
détache David Savard, le menteur lui-même, si convaincant et si séduisant qu'on se plaît à le suivre dans les dédales de ses fables. En face de lui, complice et concurrent, Gabriel Sabourin campe avec brio un Alcippe au tempérament bouillant. Fine, vive, fûtée, la Clarice de Pascale Desrochers (elle a l'air de la sœur d'Arielle Dombasle ou de la Falbala d'Uderzo) semble un peu le centre de tous ces chassés-croisés amoureux, mais le dernier tour de passe-passe du désarmant Dorante la laisse un peu perdante. Face à cette jeunesse déchaînée, Pierre Collin, en habit, perruque et jabot, a l'air d'une citation de Corneille ! Bien loin des fantoches de la commedia dell'arte ou de certains parâtres de Molière, son Géronte, digne, autoritaire, mais aimant et généreux, témoigne de l'évolution des mœurs au XVII^e siècle. C'est avec une telle fougue qu'il assume son personnage de père d'il y a 350 ans qu'on ne sait plus si c'est au jeu de Pierre Collin ou aux discours de Géronte que s'adressent les applaudissements du jeune public.

À la fois futuriste et classique, la scénographie de Claude Goyette procède du même esprit de mélange de styles et de synthèse d'époques. Ses lignes épurées et son décor stylisé évoquent avec finesse le Paris du XVII^e siècle. Les Tuileries sont suggérées par des arbres et des tonnelles d'aluminium à travers lesquels volent des colombes. Quant à la Place des Vosges, elle se reconnaît à ses célèbres arches, mais c'est tout naturellement qu'elle devient façade de bistro.

Paris, 1644, j'avais 38 ans

Si la vision de Martin Faucher paraît si juste, c'est qu'elle correspond bien à l'atmosphère de la pièce. Autour de Dorante et de ses joyeux amis se devinent une société et un monde en changement. Les mœurs s'adoucissent sous l'influence des femmes et de la poésie précieuse, le théâtre devient un divertissement de la bonne société, la conversation se fait art des mots. L'Académie française, qui nous semble si vénérable aujourd'hui, n'a pas dix ans, et le jeune et brillant Corneille va bientôt y entrer. Quant au Paris où Dorante débarque, il est sinon jeune, du moins en plein rajeunissement. Avec la percée du Jardin des Tuileries, où se promènent nos galants, avec la construction de la Place Royale (rebaptisée Place des Vosges à la Révolution), où logent Clarice et Lucrèce, avec l'édification, quinze ans plus tôt, du Palais Cardinal que Richelieu vient de léguer à Louis XIII (il prend alors son nom de Palais-Royal) et qu'admire tant le « vieux » Géronte, la capitale commence à prendre l'aspect aéré et grandiose qui est encore le sien. Et quand on suit les titres des comédies de Corneille,





Le menteur, Théâtre Denise-Pelletier, 1999. Sur la photo : Pascale Desrochers (Clarice), Catherine Trudeau (Lucrèce) et David Savard (Dorante).
Photo : Josée Lambert.

on a l'impression de suivre un plan d'urbanisme. Depuis *la Galerie du Palais*, il est d'ailleurs le premier dramaturge français à situer ses intrigues dans un décor réel, ce qui a certainement dû contribuer à leur succès.

L'homme, cependant, qui écrit cette pièce pleine de fougue et de panache, n'est plus vraiment un jeune homme. Marié depuis trois ans, Corneille est déjà père de deux enfants. Le succès et la controverse du *Cid* datent de quatre ans, et la période des chefs-d'œuvre est derrière lui. Par l'inspiration, le style, les personnages, *le menteur*⁴ appartient néanmoins à la série des comédies de jeunesse du dramaturge : l'action repose autant sur l'intrigue que sur la psychologie des personnages, l'atmosphère est fantaisiste et légère, le sujet est contemporain. Quant aux jeunes protagonistes, l'amour et ses caprices en sont la principale occupation, et ils appartiennent encore au monde galant des romans précieux, éminemment romanesque, ce romanesque dont Corneille, le pieux, le sage Corneille gardera le goût toute sa vie parce que c'est le monde de sa jeunesse.

Et c'est précisément à sa jeunesse qu'il dit adieu avec cette dernière comédie⁵, se retournant sur son passé et sur le jeune homme plein de rêves

qu'il a été. Il se fait plaisir, encore une fois, avec ce bachelier à l'imagination débridée qui doit bien ressembler un peu au provincial de vingt-trois ans débarqué de sa Normandie natale pour conquérir Paris.

« Mais il a le talent de bien imaginer »

Comme le dit Philiste (acte V, scène 2), ce qui caractérise Dorante, c'est l'imagination. Quand la réalité ne le satisfait pas, il l'embellit et, le plus souvent, il l'invente. Ce n'est pas un menteur, c'est un conteur ; après avoir vu le spectacle si XX^e siècle de Martin Faucher, on aurait même envie de parler de « baratineur », voire de « bluffeur ». C'est dans une véritable allégresse, dans les transes mêmes du créateur que Dorante tricote les mots de ses aventures, qu'il improvise, parfaitement insoucieux des conséquences, intimement persuadé, au fond, qu'il s'en tirera toujours. D'ailleurs, son retournement amoureux de la fin et son mariage bâclé montrent assez que ce n'est pas le but qui l'intéresse, mais le chemin. David Savard n'a eu qu'à se laisser guider par les fantaisies de son personnage pour nous entraîner à son tour. La pièce est une suite étourdissante

4. La pièce a sans doute été écrite en 1643, créée au Théâtre du Marais fin 1643 ou début 1644.

5. Pas tout à fait la dernière en réalité : il donnera une *Suite* au *Menteur*, un an à peine plus tard.

de fables et d'aventures, mais le morceau de choix – Savard y est irrésistible –, c'est la scène 5 du deuxième acte où Dorante fait à son naïf et malheureux père le récit rocambolesque de son prétendu mariage. Tromperies, artifices, inconséquence et pirouette du mariage final, voilà qui est charmant, mais pas très édifiant ! Voilà qui surprend un peu, quand même, sous la plume du vertueux traducteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, mais qui donne la mesure d'une époque où l'on pouvait être à la fois pieux et galant. Corneille est d'un temps où l'élégance est une morale (c'est peut-être ce qui séduit Brasillach en lui), et c'est bien lui qui parle quand Cliton, au tomber du rideau, commente :

Peu sauraient comme lui s'en tirer avec grâce.
Vous autres qui doutiez s'il en pourrait sortir,
Par un si rare exemple apprenez à mentir.

Quelque six ans avant Dorante, un autre héros adolescent, prénommé Rodrigue, lui aussi franco-espagnol, fait un « malheur » sur cette même scène du Théâtre du Marais qui, en 1644, verra la création du *Menteur*. Panache, entrain contagieux, audace, légèreté, grâce, la parenté est indéniable entre le bouillant Cid Campeador et notre jeune et fringant gentilhomme. Il y a, bien sûr, des différences considérables entre la tragi-comédie épique qui révolutionne la scène parisienne et notre comédie d'intrigue (pour le fils de Don Diègue et l'amant de Chimène, l'honneur est une responsabilité, pour l'amoureux de Clarice ou de Lucrèce, l'honneur est un plaisir, presque un jeu), mais à écouter Dorante s'enthousiasmer de ses propres imaginations, on ne peut s'empêcher de penser à Rodrigue, autre charmant aventurier, exemple même de l'audace et de l'inconscience juvéniles. Dans la tirade endiablée où Dorante raconte en se l'appropriant la fameuse fête sur l'eau (acte I, scène 5), on dirait que Corneille pastiche lui-même le célèbre récit que fait Rodrigue de son combat contre les Maures. Il n'est pas jusqu'à Gêronte qui, à l'acte V, ne retrouve les accents... cornéliens de Don Diègue pour parler à son fils et déplorer sa honte !

Ô vieillesse facile ! ô jeunesse impudente !
Ô de mes cheveux gris honte trop évidente !
Est-il dessous le ciel père plus malheureux ?

Au théâtre, ceux qui boudent leur plaisir sont des grincheux, mais peut-être touche-t-on là aux limites d'une mise en scène comme celle que nous propose le Théâtre Denise-Pelletier. Une comédie comme *le Menteur*, écrite par un Corneille en pleine possession de ses moyens poétiques, ayant trouvé avec *le Cid* et ses grandes tragédies la maîtrise de son alexandrin, profite largement du travail stylistique de son créateur. Du point de vue de l'écriture, *le Menteur* est bien de la maturité de Corneille, même si son sujet rappelle sa jeunesse envolée. Toute séduisante et pleine d'idées qu'elle soit, la mise en scène de Martin Faucher tend à masquer ce qui fait des imbroglios de Dorante une comédie poétique, en équilibre entre l'honneur et l'aventure. *Le Menteur* est une apologie de la légèreté, mais celle-ci n'est pas que pur divertissement, elle est aussi plaisir des mots et séduction de la pensée. Les charmants oripeaux dont Martin Faucher l'a couverte suscitent certes des applaudissements unanimes, mais est-ce bien à Corneille que ceux-ci s'adressent ? **J**